

Le feuilleton : le père Samson : [suite]

Autor(en): **Sciobéret, P.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 41

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218261>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Cela m'est indifférent.
Ceci fut dit d'un ton tout à fait détaché, presque méprisant ; il répliqua sur le même air :
— Merci quand même !
— C'est un affreux matou qui me l'a croqué...
Il la regarda gentiment, désireux de lui faire accroire qu'il partageait son chagrin.
— Ah ! le brigand ! Ils n'en font jamais d'autres, ces brigands-là !

Dans un élan irréfléchi de condoléance, il voulut s'approcher davantage pour lui témoigner de plus près combien sa sympathie était grande. Mais la veuve n'entendait pas de cette oreille. D'un coup de bec prestement appliqué sur le crâne, elle l'arrêta net. Vraiment, cet effronté se croyait tout permis.

— Monsieur, vous oubliez que je suis en deuil, fit-elle doucement, en manière d'excuse.

Confus, il demanda :
— Pour longtemps, dites ?
— Pour toujours.

Il releva la tête, moqueur. Elle lui en conta, cette sainte Nitouche.

— A votre âge ? Et comme vous voilà faite ? Impossible ! Je préfère m'entendre dire tout crûment que je ne vous plais pas.

— A votre aise, monsieur ! Considérez la chose comme dite.

Il baissa de nouveau le bec pour faire ostensiblement acte de contrition ; sans cesser, toutefois, de l'examiner effrontément en-dessous. Un bruit de pas arriva du chemin. Curieux de nature et plus encore en ce moment où son ventre criait famine, le moineau passe la tête hors de la haie. Peut-être était-ce des gens qui revenaient des provisions et, peut-être, en laisseraient-ils en passant tomber quelque miette ? Il valait la peine de s'en assurer.

Hélas ! ce n'était que deux jouvencelles emmitouffées de fourrures, en robe courte et bas à jour. Il revint de méchante humeur.

— Ma chère dame, était-ce déjà la mode, de votre temps, d'aller jambes nues en hiver, comme ces péronnelles qui viennent de passer ?

— Monsieur, vous m'en demandez trop. Je n'ai jamais pris garde à ces bagatelles.

Il la regarda ébahi.

— Zut !... Ce que vous êtes sévère envers le sexe !

Et dans une courbette, il reprit avec admiration :

— Je vous comprends ! Votre toilette vous va si bien, vous auriez grand tort d'en changer. La mode, selon moi...

Un bruit de pas précipités mit brusquement fin à ce discours du petit maître. Il se hâta de mettre de nouveau son bec au grand air. C'était une fillette poursuivie par un galopin. Elle tenait à la main une brioche. Le pierrot vit aussitôt que le galopin courait après la brioche. Il se tre-moussa d'impatience et pensa qu'il en ferait de grand cœur autant.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'informa curieusement la mésange.

— Venez-y voir, chère amie ! Le drame de la gourmandise. C'est palpitant !

La mésange accourut juste à point pour voir le galopin attraper la fillette par sa tresse et l'arrêter net.

— Partageons, sœurlette ? dit-il, essoufflé.

— Non ! c'est à moi qu'on l'a donnée.

— Tu serais bien gentille de partager ? insista-t-il.

— Non ! je ne veux pas ! dit-elle avec entêtement.

— Et moi je veux ! déclara-t-il avec décision.

Il lui saisit vivement le bras, pas à temps, toutefois, pour l'empêcher de jeter de rage, la brioche par dessus la haie...

La mésange avait-elle prévu, par affinité de sexe, ce dénouement bizarre ? La question est si indiscrète que je n'ose y répondre. Le fait est que la brioche avait à peine chu au bord d'un carré de choux, que la mésange se campait dessus en manière de prise de possession.

— Partageons, chère amie ? pépia le moineau en arrivant.

— Je ne suis point partageuse, monsieur, sa-chez-le !

— Mais il y a pour deux, largement ?

— C'est possible. Alors, en galant chevalier, attendez que je sois servie.

— Voyons ? je suis affamé ; ne jouez pas avec ma fringale !

— Des menaces ? Je les méprise.

— C'est ce que nous allons voir.

Un grand bruit d'ailes coupa court au débat. C'était un corbeau gigantesque en quête d'un déjeuner. Mésange et moineau se faufilèrent parmi les choux ; maître corbeau, majestueux, at-trapa la brioche et s'envola.

Depuis cette sotte aventure, quand nos étour-dis se rencontrent dans le monde, ils font com-me s'ils ne s'étaient jamais vu. *Henry Chardon*



LE PÈRE SAMSON
II

Or voici ce qui s'était passé.

Le père Samson, auquel on reprochait tout bas d'aimer trop l'argent, peut-être parce qu'il en avait beaucoup, était parti dans l'après-midi pour un vil lage voisin, afin d'y relancer un débiteur qui, selon l'usage, ne demandait pas mieux que de le mene-par le nez, et cela un peu plus long que sa patience. Or sur cet article la patience n'était pas le fort du père Samson. Il se chamailla avec son débiteur. On dit même qu'il le prit au collet ; mais il n'en put rien obtenir et revint au logis fâché comme u-borgne, selon l'expression de nos paysans. On par-vint néanmoins à le calmer, mais il soupa d'assez mauvais appétit et, en se levant de table, au lieu d'allumer sa pipe et de se rendre à son rendez-vous habituel, il alla s'installer dans son fauteuil. Il y avait quelque chose d'inquiet dans son regard qui frappa sur-le-champ sa femme de charge.

— Qu'avez-vous ? lui demanda-t-elle.

— Rien, répondit le vieillard avec humeur, et il se mit à se froter la jambe.

Une femme de charge ne se rebute pas pour un « rien », qu'il ait de l'humeur ou qu'il n'y en ait pas. Elle se mit à desservir le souper, mais tout en observant le père Samson.

Celui-ci continuait à se frictionner avec un mou-vement lent et régulier, mais on remarquait sur ses traits une légère contraction.

La femme de charge se planta devant lui.

— Je parie que vous vous êtes fait mal à la jam-be, lui dit-elle d'un ton on ne peut plus affirmatif. Je veux voir ça.

Samson articula quelque chose qui ressemblait au-tant à un gémissement qu'à un oui. Était-ce douleur physique, était-ce chagrin de sentir un premier ac-croc à sa réputation d'homme fort ?

La vision locale opérée par la femme de charge constata une certaine enflure au genou gauche du père Samson.

— Hein ! ne vous l'avais-je pas dit ? reprit la femme avec toute l'aigreur du triomphe. Ah ! c'est que, écoutez, je vois clair, moi ; je sais où le chat a mal au pied chez vous. Vous avez peur qu'on ne dise : le père Samson est malade, le père Samson est alité, lui, le fort, l'invulnérable. Vous avez peur de voir chez vos amis le sourire du parieur qui a gagné. Hé ! car c'est comme un pari de n'être ja-mais malade que vous tenez avec eux. Eh bien ! loin de vos amis. Nous ne voulons pas pleurer, nous, exprès pour les faire rire. Ça, qu'on se déshabille et qu'on se mette au lit.

— Ouah ! dit le père Samson avec une fatuité toute juvénile. C'est bien grand'chose que ça. Il fait froid. J'ai marché un peu fort et je me serai forcé. Voyons, donnez-moi une canne, je veux sortir.

— Sortir, reprit la femme avec une véritable in-dignation. Vous parlez de sortir ! Mais vous avez donc perdu la tête. Mais ne voyez-vous pas que votre jambe va mal, très mal ? Ne sentez-vous pas qu'enflure augmente à chaque instant et que vous au-rez bientôt la jambe comme une baratte ? Quant à moi, sortez, dansez, pirouettez si vous voulez, mais quand il faudra vous couper la jambe, ne venez pas alors geindre et gémir !

Cette idée d'avoir la jambe coupée atterra le pau-vre Samson.

— C'est donc bien grave ! murmura-t-il d'une voi-dolente.

— Grave ou pas grave, peu m'importe. Tenez voilà votre canne.

— Mais... Marianne... Diable ! je ne refuse pas po-sitivement d'aller me coucher. Dès que vous dites que c'est grave... Voyons ! aidez-moi un peu à me déshabiller.

L'homme fort s'avouait enfin vaincu. Mais comme tous les fanfarons de cette espèce, il ne se crut pas plutôt malade qu'il devint l'enfant le plus douillet, le plus mollasse que l'on puisse imaginer. Après avoir protesté lui-même contre la gravité de son mal, il en était venu à mendier la atténuation de l'ar-rêt que la femme de charge avait porté. Ce qui l'a-vait surtout frappé, c'était la jambe coupée, et cette idée le travailla tellement qu'il passa une nuit hor-rible. Il ne fit que rêver gangrènes, rhumatismes, hydropisies, amputations et opérations de toute es-pèce ; il passa en revue tout ce que son souvenir lui fournissait de pire en fait de goût pour se com-poser une drogue de pharmacie. Il se représenta, lui, mort, couvert d'un linceul, sur lequel les femmes du voisinage venaient jeter de l'eau bénite, puis cloué dans une bière noire avec des larmes blanches, et enfin porté en terre, suivi de son fils et de ses amis qui pleuraient. Cette idée lui gonfla le cœur et il se pleura lui-même si sincèrement que l'humidité finit par le réveiller. Son premier mouvement fut de se palper lui-même pour s'assurer qu'il était encore de ce monde, et puis voir si sa jambe enflait toujours, et il répéta cette manœuvre plus d'une fois pendant le reste de la nuit.

Le matin, son premier mot fut pour demander le docteur. Celui-ci se borna à lui prescrire des fric-tions et du repos, et, chose singulière pour un hom-me qui avait de l'argent, il était remis au bout de quelques jours.

Néanmoins, la leçon avait produit son effet. Le père Samson avait eu les oreilles frottées ; il ne ré-sulta un revirement sensible dans sa manière de voir.

Le père Samson, malgré son écorce débonnaire, un peu triviale, était un de ces caractères tenaces et persistants qui s'identifient avec leur but et ne reculent devant aucune difficulté pour y parvenir. Leur force, c'est la patience. Ils sont sobres, éco-nomes et même plus que cela. Durs envers eux-mêmes, ils n'ont aucune raison d'être indulgents envers les autres, et, dans leurs relations avec des infé-rieurs ou des égaux, leur rudesse touche parfois à la brutalité. Les hommes de cette trempe manquent rarement de faire ce qu'on appelle vulgairement leur chemin (comme si chacun ne faisait pas le sien !) et le père Samson avait on ne peut mieux réussi.

(A suivre.)

P. Sciobéret.

ASSOCIATION DES VAUDOISES

Le Bureau de l'Association, grâce à la générosité de M. Widmer, fera envoyer à Londres, par l'intermé-diaire de notre Légation, un costume vaudois de femme et un costume vaudois d'homme, actuellement en confection, qui figureront dans de grands cortè-ges organisés en Angleterre dans un but de propa-gande par l'Association anglaise pour la Société des Nations ; dans ces cortèges figureront des groupes costumés des pays ayant adhéré à la Société des Na-tions.

Royal Biograph. — Le Royal Biograph s'est assu-ré pour cette semaine : « Au seuil de la Mort » ou « Miel sauvage », grand film sensationnel en 4 actes, avec Friscilla Dean dans le rôle principal. Avec elle on a la pleine vie moderne, en plein mouvement, au-tour d'elle tout se meut, tout vit, tout change. Elle ne laisse aucune place à la sentimentalité larmoyan-te, au rêve, et à des décors insubstantiels. Elle re-parait aujourd'hui sur l'écran du Royal Biograph dans une œuvre magnifique de danger, de mystère et de passion ; elle s'y montre tour à tour tragique et tendre, étincelante, ébouriffante d'audace et l'ef-fet final fantastique émerveille et bouleverse les spectateurs. A la partie comique : « Le cheval intel-ligent », succès de fou-rire en 2 actes. A chaque re-présentation le « Ciné-Journal-Suisse », avec ses ac-tualités dont le Royal Biograph possède l'exclusi-vité. — Dimanche 14, deux matinées, à 2 h. 30 et 4 h. 30.

N'oubliez pas que la Teinturerie Lyonnaise

Lausanne (Chamblande) vous nettoie et teint aux meilleures conditions tous les vêtements défrâichis.

Pour la rédaction : J. MONNET.

J. BRON édité par.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron